

Gainsbourg (Vie héroïque)
Un conte à l'image du mythe
Gainsbourg (Vie héroïque) — France / États-Unis 2010, 130
minutes

Julie Demers

Numéro 266, mai-juin 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63483ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Demers, J. (2010). Compte rendu de [Gainsbourg (Vie héroïque) : un conte à l'image du mythe / *Gainsbourg (Vie héroïque)* — France / États-Unis 2010, 130 minutes]. *Séquences*, (266), 53–53.

Gainsbourg (Vie héroïque)

Un conte à l'image du mythe

Reportons-nous aux critiques qu'a rédigées la presse française entourant le premier film de Joann Sfar : on y crie au mensonge, on exige le vrai, l'essence même du personnage de Gainsbourg. Ces critiques visent-elles juste, ou bien pêchent-elles par un souci excessif de fidélité historique ? À l'évidence, et en cela on verra que la presse française fait fausse route, il faut prendre le film de Sfar pour ce qu'il est : non pas un documentaire sur Gainsbourg lui-même, mais un conte qui s'attaque à un mythe.

JULIE DEMERS

Gainsbourg (Vie héroïque) ne tient ni du biopic classique, ni du reportage historico-journalistique. Vous n'y apprendrez rien que vous ignoriez sur le personnage : là n'est pas le but de l'exercice. Le film s'intéresse plutôt au mythe de Gainsbourg, mythe amplifié par la vision singulière de Joann Sfar. Ayant troqué sa planche de bédéiste pour la caméra, Sfar laisse sentir une influence de la bande dessinée dans son œuvre : il met en scène des personnages plus grands que nature, il a recours au gag graphique, il expose et réexpose des images fantasmées. En un sens, le film de Sfar tient plus du *comic strip* que chantaient Gainsbourg et Bardot que du pur réalisme. Pas plus tard que dans le générique, il présente un Gainsbourg au nez long et aux oreilles immenses fumant une cigarette. Apparaît au même moment, écrite en gros caractères, une indication de ce en quoi consiste l'œuvre : « un conte de Joann Sfar ».

Entrer dans le mythe par le mythe. Explorer les Gainsbourg plutôt que le grand Gainsbourg. Voilà le chemin qu'emprunte Sfar et qu'avait déjà déblayé, dans son film sur Bob Dylan, **I'm Not There**, Todd Haynes. Mais le lien entre l'œuvre de Haynes et celle de Sfar ne doit pas être exagéré. En effet, en visionnant **Gainsbourg**, on ne rencontrera pas un film éclaté, un récit hermétique, on retrouvera un joli conte qui plonge la tête la première dans la fantaisie. C'est que le film offre la douce impression que l'histoire est racontée par le jeune Gainsbourg : avec un brin d'innocence, un peu de désinvolture, mais avant tout beaucoup de légèreté. Toute l'histoire est colorée par un imaginaire enfantin, proche, comme son réalisateur, de la bande dessinée : l'antisémitisme y est représenté par un immense monstre juif à quatre jambes et quatre bras ; Gainsbourg se balade avec un double qui porte une tête de marionnette ; il est accueilli chez Juliette Gréco par un chat qui parle ; toutes ses femmes ressemblent à des poupées, lesquelles ne prennent vie que lorsque Gainsbourg dépose des mots dans leur bouche. Sans doute, on peut reprocher à Sfar d'avoir donné bien peu de relief aux personnages qui entourent le chanteur. Mais n'est-ce pas le lot de la majorité des contes de présenter des personnages plus ou moins vides, l'objectif étant de faire avancer le destin du héros, pas celui de ses camarades ?

En fait, si les personnages que présente **Gainsbourg** sont parfois assez plats, les choix esthétiques de Sfar ne le sont pas. Qu'il nous suffise de mentionner son parti pris pour l'humour burlesque et, d'autre part, sa volonté de glorifier par l'image ses personnages. Sfar filme les hommes en utilisant l'humour visuel propre à la bande dessinée : il exploite les gros plans filmés en

grand-angle, les expressions loufoques, les angles de caméra déstabilisants. Par ce concert de procédés, le réalisateur rend par ailleurs tous les hommes laids, à l'exception de Gainsbourg, qui est merveilleusement interprété par Éric Elmosnino. On peut le dire sans hésiter : l'acteur n'interprète pas Gainsbourg, il est Gainsbourg. Quant à ses compagnes — Gréco, Bardot, Birkin et Bambou —, elles sont tout aussi magnifiques, leurs copies étant si semblables aux originaux qu'on croirait assister à des apparitions fantomatiques. Lorsqu'on aperçoit Bardot chanter à moitié nue sur le piano de Gainsbourg, on a ainsi l'impression que la vraie Bardot a rajeuni de cinquante ans pour s'offrir de nouveau à Gainsbourg. Cette scène s'avère improbable, me direz-vous ; mais cela importe peu, puisqu'elle confine tant au mythe qu'elle ne pourra que paraître vraie.



Deux mythes : Bardot et Gainsbourg

Ce caractère mythique, mentionnons-le d'ailleurs, fait naître tout le paradoxe du film : même si l'œuvre témoigne plus du mythe de Gainsbourg que de son vécu, elle n'en atteint pas moins à ce que l'homme a été lui-même, à savoir une légende. Bien plus, pourrait-on dire, en rejetant la copie et en insistant sur le mythe, Sfar semble avoir pu se garder de la caricature pâle, il semble n'avoir effleuré, dans un élan paradoxal et par là même inattendu, rien de moins que la vérité.

■ France / États-Unis 2010, 130 minutes — **Réal.** : Joann Sfar — **Scén.** : Joann Sfar — **Images** : Guillaume Schiffman — **Mont.** : Maryline Monthieux — **Mus.** : Olivier Daviaud — **Son** : Daniel Sobrino — **Dir. art.** : Christian Marti — **Cost.** : Pascaline Chavanne — **Int.** : Éric Elmosnino (Serge Gainsbourg), Lucy Gordon (Jane Birkin), Laetitia Casta (Brigitte Bardot), Doug Jones (La Geule), Anna Mouglalis (Juliette Gréco), Mylène Jampanoi (Bambou), Sara Fortier (France Gall), Raza Vasilescu (Joseph Gainsbourg), Dinara Drukanova (Olga Gainsbourg) — **Prod.** : Marc du Pontavice et Didier Lupfer — **Dist.** : Séville.